

Ici, tout s'estompe

Danyelle Morin

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, D. (2005). Ici, tout s'estompe. *Brèves littéraires*, (71), 33–36.

DANYELLE MORIN

Ici, tout s'estompe

Je t'écris d'ici. De ce pays de froid et de grandes marées.

Il y a longtemps que je n'ai pas pris cette plume. Je m'en sers maintenant pour mes courses d'épicerie ou pour noter ce que je tente de retenir. Avant l'oubli définitif.

Je t'écris pour qu'il y ait une trace de moi quelque part, chez toi de préférence. Tu seras en quelque sorte ma mémoire. La mienne est de plus en plus trouée, une faille après l'autre. Je me vois tomber de partout et j'ai peur, terriblement.

Ici, tout s'estompe, se voile.

Bientôt, je ne saurai plus nommer la couleur du grenat enchâssé dans mon alliance, le délicat des mauves musquées dans ce jardin que nous avons entretenu ensemble, le gris velouté de la tourterelle triste, toutes ces nuances et ces mots qui m'ont aidée à vivre.

Je crois, pourtant, me souvenir que je t'ai aimé. Passionnément. Avec mon corps jeune, puis de moins en moins jeune.

Je m'accroche comme je peux à ces lambeaux de nous, à ce qui meurt de moi. Parfois, dans ma nuit, j'entends ce léger tremblement d'être, comme un battement de cœur.

Le mien, jadis.

* * *

C'est ici que j'ai lu, écrit, aimé, avec recueillement la plupart du temps. C'est ici que je veux mourir.

Entourée de ces murs qui m'ont attendue. Toujours. De ces objets qui racontent mes errances et mes amours, mes engouements.

Cette berçante, pour le premier café du matin et les dimanches de solitude. Ce grand oiseau de fer choisi pour son élégance et son envol. La table abîmée qui sait les soirs de fête et les mauvais jours. Mes grands papiers, accrochés ici et là, pour ce qu'ils taisent.

Et, surtout, surtout, ces petites boîtes aux couleurs passées pour conserver, protéger des souvenirs qui me sont chers. Comme ce bout de papier et ton prénom dessus encore visible, ce vieux ruban de velours noir, l'épinglette de nacre que tu m'as offerte dans la jeunesse de nos amours.

Et ces livres, tous ces livres pour être moins seule.

Une maison, un lieu qui me ressemble et qui m'a protégée contre les agressions. Les miennes, celles des autres. Vers laquelle je suis toujours revenue

quand il fallait rapatrier tous ces morceaux de moi, en allés. Quand il fallait empêcher l'effritement de mon âme, de ma peau.

Pour me reprendre et faire taire les autres voix. Pour entendre la mienne et retenir ce qui s'en va, ce qui s'échappe de moi sans cesse. Pour me soustraire.

Dans ces derniers moments, dans ce corridor feutré d'ombres incertaines, je veux des mains aimantes et désirantes.

Sur moi. Tout autour de moi.

* * *

Assise à ma table de travail, dans le coin semi-ombragé de l'atelier, j'écris. Une histoire d'absence, d'attente et de mémoire.

Ce qu'il en reste.

J'écris la grande maison de bardeaux framboise à flanc de colline, les jours de bonheur tranquille. Le pain tout juste sorti du four, l'arrivée des enfants, leur babillage, le mien.

Ton retour, certains soirs.

L'immensité et l'âpreté de ce coin de pays, les grands murs de neige, l'hiver, et leurs ombres sur la route. Le silence si chaud entre nous, comme une promesse de durée.

Tous ces instants fragiles, éphémères.

J'écris avec un corps qui tout doucement m'abandonne,
me trahit. Un corps qu'on ne touche plus. Qui,
bientôt, ne saura imaginer la vie quand elle tremble
de désir.

J'écris ce qui reste. J'écris que certains matins, je rêve
d'une chambre où tu serais.